Cahiers de Traduction

Volume32 Issue 02/ Juin 2026 pp 336- 348

دفاتر الترجمة
Cahiers de Traduction

ISSN 1111- 4606
EISSN 2602-6023

Traduire en Algérie : La Médiation Interculturelle à l'Épreuve de la Mémoire et de l'Identité

Translating in Algeria: Intercultural Mediation Tested by Memory and Identity

Tali Faiza
Université d'Alger2 faiza.tali@univ-alger2.dz

Received:11/12/2025 ***Accepted: 07/06/2026*** ***Published 10/06/2026***

Résumé:

Cette étude examine la tension fondamentale entre fidélité au texte source et créativité culturelle en traduction. Après un rappel des principales positions théoriques — de Cicéron à Venuti, en passant par Berman et Ricœur —, elle montre que ce dilemme est amplifié en contexte postcolonial, particulièrement en Algérie, où la traduction devient un acte de médiation chargé d'enjeux identitaires et politiques. Dans un paysage linguistique marqué par la coexistence de l'arabe, du tamazight et du français, chaque choix traductif engage la mémoire historique et les rapports de pouvoir hérités de la colonisation. Qu'il s'agisse de textes littéraires, religieux ou scientifiques, le traducteur algérien exerce une fonction de médiation culturelle qui dépasse la stricte dimension technique. La « fidélité créatrice », au sens de Ricœur, apparaît comme la solution la plus adaptée pour concilier transmission, appropriation et construction d'une identité nationale plurielle.

Abstract :

This study examines the fundamental tension between fidelity to the source text and cultural creativity in translation. Drawing on key theoretical positions — from Cicero to Venuti, through Berman and Ricœur — it demonstrates that this dilemma is heightened in postcolonial contexts, particularly in Algeria, where translation becomes an act of mediation laden with identity-related and political stakes. In a linguistic landscape shaped by the coexistence of Arabic, Tamazight, and French, every translational choice engages historical memory and the power relations inherited from the colonial period. Whether dealing with literary, religious, or scientific texts, the Algerian translator performs a cultural mediation function that goes far beyond the purely technical dimension of the profession. "Creative fidelity," in Ricœur's sense, emerges as the most suitable approach for reconciling transmission, appropriation, and the construction of a plural national identity.

الملخص:

تتناول هذه الدراسة التوتر الجوهري القائم بين الوفاء للنص المصدر والإبداع الثقافي في الترجمة. وانطلاقاً من المواقف النظرية الكبرى — من شيشرون إلى فينوتي، مروراً ببيرمان وريكور — تُبيّن الدراسة أن هذا الإشكال يتعمّق في السياقات ما بعد الاستعمارية، ولا سيما في الجزائر، حيث تغدو الترجمة فعلاً وساطياً محمّلاً بمخاطر هوياتية وسياسية. في مشهد لغوي تتعايش فيه العربية والأمازيغية والفرنسية، يستحضر كل خيار ترجمي الذاكرة التاريخية وعلاقات القوة الموروثة عن الحقبة الاستعمارية. وسواء أكان النص أدبياً أم دينياً أم علمياً، يضطلع المترجم الجزائري بوظيفة وساطة ثقافية تتجاوز البُعد التقني المحض للمهنة. وتبرز «الأمانة الإبداعية» بمفهوم ريكور باعتبارها المقاربة الأنسب للتوفيق بين نقل المعنى والاستيعاب الثقافي وبناء هوية وطنية تعددية.

1. Introduction:

L'acte de traduire, intrinsèquement lié à la médiation linguistique et culturelle, occupe une place déterminante dans l'histoire des contacts et des transferts civilisationnels. Loin d'être une simple transposition lexicale, la traduction s'affirme comme une pratique complexe de transmission et d'interprétation visant à faire migrer un ensemble sémantique et un imaginaire de son univers linguistique d'origine vers un autre. Au cœur de la traductologie se trouve la dialectique fondamentale entre la fidélité au texte-source et la marge de créativité permise dans la langue d'arrivée. Ce clivage, qui interroge la nature même et la responsabilité éthique du traducteur, est attesté par les premières réflexions sur la discipline. Dès le I[er] siècle avant notre ère, Cicéron[1] préférait traduire le « sens pour sens », soulignant la dimension interprétative du processus. Saint Jérôme[2] puis Friedrich Schleiermacher[3] ont insisté, à leur tour, sur la nécessité de distinguer l'adhésion à l'esprit du texte de sa littéralité stricte, conceptualisant l'opposition entre « amener l'auteur vers le lecteur » ou « amener le

[1] Cicéron, Marcus Tullius. (2010). *De optimo genere oratorum*. (Trad. française). Paris : Les Belles Lettres.

[2] Saint Jérôme. (2002). *Lettre à Pammachius sur la meilleure manière de traduire*. Paris : Cerf.

[3] Schleiermacher, Friedrich. (1999). Sur les différentes méthodes de traduire. In Antoine Berman (Trad.), *Les Belles Infidèles*. Paris : Gallimard.

lecteur vers l'auteur ». Plus récemment, Lawrence Venuti[4] a formalisé cette distinction en opposant la « domestication » (adaptation aux normes culturelles de la cible) à la « foreignization » (effort pour rendre visible l'altérité de l'original).

Loin de demeurer purement théoriques, ces controverses prennent une acuité particulière dans les situations postcoloniales où la traduction est intrinsèquement liée aux dynamiques de pouvoir linguistique. Le contexte algérien illustre parfaitement cette complexité. Le pays est caractérisé par une situation linguistique exceptionnellement plurielle : l'arabe classique côtoie les dialectes arabes, le tamazight (langue nationale et officielle) se confronte au français (héritage de la colonisation, mais demeurant langue de savoir et de création littéraire[5]. Dans cette configuration, chaque décision traductive engage plus que de simples choix stylistiques ; elle renvoie à des enjeux identitaires, politiques et mémoriels profonds. L'option d'une traduction en arabe classique peut apparaître comme un moyen d'ancrer le discours dans une lignée historique, au risque de créer une distance avec les usages quotidiens. Inversement, la traduction en français soulève la question d'une possible reconduction des hiérarchies linguistiques coloniales[6]. Le choix du traducteur n'est ainsi jamais anodin : il est chargé d'une valeur symbolique et historique qui conditionne la réception de l'œuvre. Le champ de la traduction littéraire est emblématique de ce dilemme. Lorsqu'un roman algérien écrit en français est transféré en arabe, la simple fidélité peut imposer de maintenir des référents culturels très locaux, forçant le traducteur à une créativité indispensable pour assurer l'intelligibilité de ce que Antoine Berman[7] nomme l'« épreuve de l'étranger ». En Algérie, cette altérité concerne la manière dont une société marquée par le plurilinguisme interprète les productions textuelles. En outre, la traduction en Algérie a toujours possédé une dimension éminemment politique. Si les politiques d'arabisation post-indépendance ont réaffirmé la centralité de l'arabe, la persistance du français témoigne du rôle continu de la traduction comme lieu de négociation complexe entre l'héritage colonial, les aspirations identitaires nationales et les impératifs de la mondialisation[8]. Ainsi, traduire en Algérie, c'est

[4] Venuti, Lawrence. (1995). *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. London/New York : Routledge. (324 p.).

[5] Djeghloul, Abdelkader. (1998). Algérie, langue et pouvoir. Alger : Casbah Éditions.

[6] Grandguillaume, Gilbert. (1983). *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*. Paris : Maisonneuve & Larose. (214 p.).

[7] Berman, Antoine. (1984). *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard

[8] Belkaïd, Akram. (2006). *Un regard calme sur l'Algérie*. Paris : Barzakh/Actes Sud.

prendre part à un processus de construction identitaire et à une redéfinition dynamique des rapports interlinguistiques. C'est dans ce cadre spécifique et chargé que se cristallise le mieux l'enjeu entre fidélité et créativité. La fidélité, dans le contexte algérien, suppose une loyauté non seulement envers l'auteur, mais également envers le substrat culturel et la mémoire historique véhiculés par le texte. La créativité, de son côté, s'affirme comme une stratégie d'adaptation indispensable pour garantir l'appropriation effective du texte par un lectorat intrinsèquement divers et pluriel. Le traducteur algérien exerce par conséquent une fonction de médiation qui excède la stricte dimension technique de son métier.

C'est dans cette perspective complexe et plurielle que se formule la problématique centrale de cette étude : comment la traduction peut-elle concilier la fidélité due au texte source et la créativité nécessaire à une réception pertinente dans le contexte culturel spécifique du lecteur algérien ? Pour y répondre, nous partons de l'idée que la fidélité absolue demeure impossible dans le contexte algérien, où les écarts linguistiques et culturels imposent une reconfiguration interprétative, et que la créativité, loin d'être une transgression, constitue au contraire une condition d'accès au sens dans une société profondément plurilingue. Nous supposons également que les choix traductifs, qu'ils soient revendiqués ou non, s'inscrivent toujours dans des positionnements identitaires et politiques propres aux traducteurs. Ces hypothèses orientent une recherche qui vise à analyser la manière dont les traducteurs algériens mobilisent créativité et fidélité selon les types de textes – littéraires, religieux ou scientifiques –, à comprendre comment ces choix se reconfigurent dans un espace postcolonial caractérisé par une forte diversité linguistique, et à évaluer leur impact sur la réception du texte par les différents lectorats. L'objectif est in fine de proposer une conceptualisation nuancée de la « fidélité créative » adaptée au contexte algérien. Pour atteindre ces finalités, l'étude adopte une démarche méthodologique qualitative articulant plusieurs volets complémentaires : une analyse comparative entre textes sources et versions traduites dans divers corpus, un examen discursif des préfaces, paratextes et notes de traducteurs, une mise en perspective historique et sociolinguistique du plurilinguisme algérien, ainsi qu'un ancrage théorique mobilisant des auteurs tels que Berman, Venuti, Schleiermacher, Eco ou encore Ricœur. L'ensemble de ces approches permet de saisir la traduction non seulement comme un transfert linguistique, mais comme une pratique culturelle, idéologique et herméneutique étroitement liée à l'histoire et à la dynamique sociolinguistique de l'Algérie.

2. De la fidélité à la créativité : une tension théorique fondamentale

Dès l'Antiquité, le champ de la traduction a été traversé par une interrogation fondatrice : l'acte traductif doit-il privilégier une adhésion littérale au texte source, respectant scrupuleusement le mot, ou doit-il plutôt s'attacher à la transmission de l'esprit du texte, impliquant parfois une prise de distance avec la lettre ? Cette

dichotomie structure la réflexion traductologique depuis près de deux millénaires, mettant en lumière une tension essentielle entre deux pôles souvent perçus comme antagonistes, mais qui sont en réalité intimement liés. D'un côté, la fidélité, souvent comprise comme une exigence de loyauté quasi morale de l'interprète envers l'auteur et son œuvre ; de l'autre, la créativité, entendue comme la capacité d'adaptation et de recréation nécessaire pour garantir la circulation et la réception du texte au sein d'un nouvel horizon culturel. L'approche romaine, avec Cicéron, illustre la reconnaissance précoce de cette complexité. Lorsqu'il traduisait les orateurs grecs, il affirmait ne pas se restreindre à la traduction verbum pro verbo (mot à mot), mais cherchait à rendre la force persuasive et la puissance rhétorique de l'original[9]. Sa pratique témoignait déjà que la fidélité ne pouvait se borner à une simple équivalence lexicale, mais exigeait une inévitable dimension interprétative. Quelques siècles plus tard, Saint Jérôme, dans sa célèbre[10], privilégiait clairement le « sens pour sens » au « mot pour mot », entérinant ainsi une rupture avec l'illusion d'une littéralité intégrale et posant les jalons d'une fidélité plus substantielle : celle qui vise l'intention et l'idée de l'auteur. Ces premières positions prouvent que la traduction a été conçue, dès ses premières conceptualisations, comme un exercice permanent de négociation, exigeant de concilier la loyauté à la source avec les impératifs de compréhension et les attentes du public. Cette problématique prit une dimension nouvelle au Moyen Âge, particulièrement autour des traductions bibliques. Les traducteurs se trouvaient face à un dilemme théologique et pratique : fallait-il conserver la sacralité des mots originaux, perçus comme inspirés, ou rendre le texte intelligible au plus grand nombre de fidèles ? Ce conflit entre la littéralité sacrée et l'accessibilité profane fut au cœur, par exemple, des controverses entourant les traductions vernaculaires des Écritures en Europe. Certains craignaient qu'une traduction trop libre ne risquât de profaner la parole divine, tandis que d'autres défendaient l'impératif de diffuser largement le message biblique[11]. Il apparaît donc que cette tension entre fidélité et créativité, entre respect de la forme et adaptation, a traversé les siècles, se réarticulant constamment en fonction des contraintes religieuses, politiques et esthétiques de chaque époque.

À l'époque moderne, la célèbre querelle des Belles Infidèles en France illustre avec acuité cette dialectique. Les traducteurs du XVII^{e} siècle, cherchant à se conformer aux canons du goût classique, n'hésitaient pas à remodeler les textes antiques, parfois jusqu'à les transformer, pour les adapter aux normes esthétiques françaises. Ces traductions, bien qu'« infidèles à la lettre », visaient, selon Georges Mounin, à être « fidèles

[9] Cicéron, De optimo genere oratorum. Traduction française. Paris : Les Belles Lettres, 2010.

[10] Saint Jérôme, Lettre à Pammachius sur la meilleure manière de traduire. Paris : Cerf, 2002.

[11] Martin, Henri-Jean & Vezin, Jean. La naissance du livre. Paris : Albin Michel, 1982.

à l'horizon de réception » [12]Il est ainsi clair que la fidélité n'a jamais été un concept univoque : elle peut s'appliquer aux mots, au style, au ton, au sens, ou bien encore à la fonction que doit remplir le texte dans la culture d'accueil. Le XX[e] siècle a permis aux approches traductologiques de donner une réelle profondeur théorique à ces intuitions. Georges Mounin insistait sur l'impossibilité d'une équivalence parfaite, rappelant de manière lapidaire que « traduire, c'est choisir »[13]et que tout acte traductif implique des choix arbitraux. De son côté, Antoine Berman a promu l'idée d'une véritable éthique de la traduction centrée sur le respect de l'altérité du texte source : la fidélité ne consiste pas pour lui à gommer la différence, mais au contraire à accepter l'« épreuve de l'étranger »[14] Dans cette perspective, traduire oblige à exposer le lecteur à une dose d'étrangeté, intrinsèque à l'expérience esthétique et culturelle. Simultanément, Lawrence Venuti a mis en lumière l'enjeu de l'invisibilité du traducteur dans la tradition anglo-américaine. Il a démontré que la recherche d'une fluidité absolue dans la langue cible tend à effacer le travail de médiation, créant l'illusion que le texte a été directement rédigé dans la langue d'arrivée. Contre cette tendance à l'invisibilité, Venuti a plaidé pour des traductions qui assument une certaine créativité et visibilité, tout en restant fidèles à l'esprit profond du texte source[15]. La créativité n'est plus alors assimilée à une trahison, mais reconsidérée comme une forme essentielle de médiation, permettant de recréer un texte capable d'exister pleinement dans une autre culture sans perdre son essence constitutive.

Aujourd'hui, les réflexions contemporaines s'orientent vers un dépassement de l'opposition binaire traditionnelle. La fidélité est désormais comprise comme une loyauté plurielle — envers l'auteur, mais aussi envers le lecteur et la culture réceptrice. La créativité, quant à elle, est reconnue comme une compétence incontournable, permettant au traducteur de négocier les écarts linguistiques, de combler les fossés culturels et de s'adapter à l'évolution des horizons d'attente. En ce sens, comme le suggère Umberto Eco, l'art de traduire revient à chercher à « dire presque la même chose »[16]: un exercice de compromis constant où la fidélité absolue est utopique, mais où l'infidélité totale est inacceptable. Les repères théoriques historiques convergent ainsi pour montrer que fidélité et créativité ne sont pas des notions radicalement opposées ; elles forment un couple dialectique dont l'équilibre doit être sans cesse réévalué en fonction du type de texte, du contexte de l'œuvre et des attentes du lectorat.

[12] Mounin, Georges. Les belles infidèles. Paris : Cahiers du Sud, 1955.

[13] Mounin, Georges. Les problèmes théoriques de la traduction. Paris : Gallimard, 1963.

[14] BERMAN, Antoine. L'Épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Paris, Gallimard, 1984.

[15] Venuti, Lawrence. The Translator's Invisibility: A History of Translation. London/New York : Routledge, 1995.

[16] Eco, Umberto. Dire presque la même chose : expériences de traduction. Paris : Grasset, 2007.

3. Traduction et contexte algérien : une histoire plurilingue

Si le dilemme entre fidélité et créativité est universel en traduction, il prend une résonance exceptionnelle dans le contexte algérien. L'histoire linguistique du pays est profondément marquée par une pluralité de langues en tension, par des circulations culturelles complexes et par une mémoire coloniale qui a façonné les rapports structurels au français, à l'arabe et au tamazight. Traduire en Algérie signifie donc inéluctablement s'inscrire dans cette stratification historique et culturelle, où la langue est à la fois un outil de communication et un puissant marqueur identitaire. Durant la période de la colonisation française (1830-1962), la traduction a été fréquemment mobilisée comme un instrument d'imposition culturelle. Le transfert des savoirs vers le français — dans les domaines scientifiques, juridiques ou littéraires — participait d'un vaste processus d'acculturation, car traduire vers la langue du pouvoir impliquait d'intégrer son système de pensée et ses représentations du monde. Plusieurs études ont mis en lumière la manière dont la traduction, en milieu colonial, a pu servir d'outil d'aliénation symbolique, renforçant la hiérarchie entre la langue dominante et les langues autochtones[17]. Toutefois, parallèlement à cette dynamique, des formes de résistance culturelle ont émergé via la traduction vers l'arabe, notamment au sein de la presse militante et religieuse, ou à travers la perpétuation et la transmission des récits oraux en tamazight, qui échappaient ainsi au contrôle colonial sur l'écrit.[18] Après l'indépendance, la traduction a joué un rôle central dans la politique d'arabisation initiée dès les années 1960. L'État Algérien indépendant y voyait un levier essentiel de réappropriation culturelle : l'objectif était de restaurer l'arabe à sa place légitime de langue du savoir, de la science et de la littérature. Traduire revenait alors à reconstruire une identité nationale en s'appuyant sur les ressources linguistiques locales, tout en assurant l'ouverture de l'arabe aux productions universelles de la modernité.[19] Ce projet ambitieux rencontra cependant des obstacles majeurs. L'arabe, notamment dans ses registres scientifiques et techniques, souffrait d'un manque de terminologies standardisées et unifiées, complexifiant la traduction des ouvrages spécialisés. Simultanément, le français conservait une influence notable dans l'enseignement supérieur, la recherche et l'administration, pérennisant un bilinguisme fonctionnel souvent source de conflits linguistiques.[20] Dans ce contexte tendu, la traduction cessait d'être une simple opération linguistique pour devenir un lieu de tension identitaire. Fallait-il respecter le lexique

[17] Taleb-Ibrahimi, Khaoula. Les Algériens et leur(s) langue(s). Alger : Éditions El Hikma, 1997.

[18] Grandguillaume, Gilbert. Arabisation et politique linguistique au Maghreb. Paris : Maisonneuve & Larose, 1983.

[19] Messaoudi, Fatiha. « Traduction et arabisation en Algérie : enjeux culturels et politiques ». Synergies Algérie, n° 11, 2010, pp. 33-41.

[20] Benrabah, Mohamed. Language Conflict in Algeria: From Colonialism to Post-Independence. Bristol : Multilingual Matters, 2013.

français, au risque de reconduire une dépendance coloniale, ou créer des équivalents arabes parfois jugés artificiels et difficiles à imposer ? Cette problématique met en évidence le rôle éminemment politique de la traduction, car elle engage directement la construction d'un imaginaire collectif lié à la langue et à la diffusion du savoir.

Aujourd'hui, la traduction en Algérie reste marquée par ces contradictions historiques. L'officialisation du tamazight comme langue nationale en 2002, puis officielle en 2016, a ouvert un nouveau champ de défis. Comment traduire vers une langue qui, malgré une immense richesse orale, n'a été standardisée que récemment et dont la lexicographie est encore en cours d'élaboration ? Comment adapter des textes scientifiques ou littéraires à une langue dont les référents culturels et lexicaux varient considérablement selon les variétés régionales (kabyle, chaoui, mozabite, targui, etc.)[21]? Ces enjeux confirment que, dans le contexte algérien, traduire est bien plus qu'un simple exercice technique : c'est une opération de mémoire et d'identité. La fidélité et la créativité y acquièrent une dimension profondément politique et culturelle. Être fidèle ne signifie pas uniquement restituer un sens, mais aussi se positionner consciemment dans une histoire collective. Être créatif ne revient pas à trahir, mais à inventer les dispositifs linguistiques et symboliques permettant à une société plurilingue et complexe de se réapproprier son patrimoine tout en dialoguant activement avec le reste du monde.

4. Les défis de la fidélité et les apports cruciaux de la créativité en pratique

En pratique, la tension entre fidélité et créativité n'est pas qu'un pur débat théorique : elle se matérialise dans l'obligation de choix concrets, souvent complexes et rarement réductibles à des règles universelles. Qu'il s'agisse de traduction littéraire, religieuse, scientifique ou technique, le traducteur est constamment confronté à des dilemmes qui mettent en jeu l'équilibre délicat entre le respect du texte source et la nécessité d'une adaptation efficace au contexte culturel du lecteur visé. En traduction littéraire, ces dilemmes s'affichent avec une acuité particulière. Lorsqu'un traducteur algérien est chargé de transposer un roman francophone en arabe, il doit répondre à des questions précises d'ordre culturel : faut-il maintenir les références culturelles intrinsèquement françaises — noms de plats locaux, lieux spécifiques, coutumes, ou expressions idiomatiques — quitte à générer une distance culturelle risquant de nuire à la réception ? Ou, à l'inverse, est-il préférable d'adapter ces éléments à des référents plus familiers au lecteur algérien, facilitant l'immersion narrative et la compréhension ? La première approche maintient l'altérité (ou l'« étrangeté ») du texte et respecte l'univers de l'auteur, mais peut effectivement produire un effet d'opacité.

[21] Chaker, Salem. « Le tamazight en Algérie : entre reconnaissance politique et défis sociolinguistiques ». Cahiers de linguistique et de civilisation berbères, n° 24, 2007, pp. 15‑27.

La seconde, dite de « domestication », accroît la fluidité et la lisibilité, souvent au prix d'une transformation de l'imaginaire original[22]. Cette opposition est au cœur de la conceptualisation que Lawrence Venuti a établie entre la « foreignization » (l'éthique de l'étrangeté) et la « domestication » (l'adaptation locale).[23]

Le domaine de la traduction religieuse constitue un terrain encore plus sensible. Le cas du Coran en est l'illustration la plus parfaite : étant un texte sacré, donc inimitable, qui ne peut donc être « traduit » stricto sensu. Les versions produites dans d'autres langues sont ainsi désignées comme des interprétations des sens (tarjamat maʿānī al-Qurʾān), et non comme des équivalents textuels absolus. Le traducteur doit ainsi gérer une double contrainte : une fidélité littérale rigoureuse au texte arabe, doublée d'une créativité interprétative indispensable pour rendre intelligibles, dans d'autres langues, des concepts théologiques, juridiques ou spirituels n'ayant souvent pas d'équivalents conceptuels exacts dans la langue cible[24]. Traduire ce type de texte n'est donc pas seulement une tâche linguistique ; c'est une médiation culturelle et herméneutique qui engage la responsabilité du traducteur vis-à-vis de la communauté des croyants.

La traduction scientifique et technique, quant à elle, soulève un autre ensemble de problèmes, principalement liés à la terminologie et à la normalisation des concepts. Dans ce champ, la précision lexicale est une impératif de rigueur : une imprécision terminologique peut avoir des conséquences pratiques ou induire une incompréhension fondamentale dans la recherche ou l'enseignement. L'arabe scientifique, en Algérie, a longtemps souffert d'un déficit d'outils terminologiques stabilisés[25]. Cela a forcé les traducteurs à opter à la fois pour l'emprunt (principalement aux langues anglaise et française) et pour la création lexicale. Ces démarches requièrent une forte inventivité linguistique pour que la traduction ne devienne pas opaque ou inutilisable par les étudiants et chercheurs[26]. Par exemple, la traduction et l'harmonisation du vocabulaire des sciences biomédicales ou de l'informatique ont nécessité des efforts concertés par des commissions de terminologie, dont l'efficacité n'a été que progressive. Un constat général s'impose : la créativité n'est en aucun cas un surplus facultatif ou une « trahison » tolérée ; elle est une condition nécessaire à l'atteinte d'une fidélité véritable. Être fidèle ne consiste pas à reproduire les mots du texte

[22] Berman, Antoine. L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique. Paris : Gallimard, 1984.

[23] Venuti, Lawrence. The Translator's Invisibility: A History of Translation. London/New York : Routledge, 1995.

[24] Arkoun, Mohammed. Lectures du Coran. Paris : Albin Michel, 1982.

[25] Benrabah, Mohamed. Language Conflict in Algeria: From Colonialism to Post-Independence. Bristol : Multilingual Matters, 2013.

[26] Messaoudi, Fatiha. « La traduction scientifique et les défis terminologiques en arabe ». Synergies Algérie, n° 16, 2012, pp. 57-65.

source de manière mécanique, mais à recréer dans la langue cible les conditions nécessaires à l'intelligibilité, la résonance, et l'appropriation par le lecteur. Comme l'affirme Umberto Eco, « traduire, c'est dire presque la même chose »[27]: si la fidélité absolue demeure une illusion, la créativité, exercée avec rigueur et méthode, permet de tendre vers une équivalence fonctionnelle qui respecte l'esprit et le sens profond du texte original.

5. **Vers un équilibre dynamique entre fidélité et créativité**

La question cruciale qui confronte tout traducteur est celle de l'équilibre optimal : comment répondre simultanément à l'impératif de fidélité au texte source et à la nécessité d'une créativité adaptée à la langue et au contexte culturel de réception ? Paul Ricœur, dans ses travaux sur l'herméneutique, a forgé le concept de « fidélité créatrice ». [28]Cette formule capture l'idée que la fidélité ne s'accomplit pleinement que par l'invention et via l'interprétation. La traduction ne saurait donc être un simple transfert mécanique de signes ; elle exige une réinvention constante qui, loin d'être une trahison, permet d'actualiser le texte au sein d'un nouvel horizon linguistique et culturel. Le traducteur se positionne ainsi non comme un intermédiaire neutre, mais comme un véritable médiateur culturel. Sa tâche fondamentale est d'ajuster sa pratique en fonction du genre textuel et du public visé. L'équilibre recherché n'est jamais absolu ou universel ; il est toujours contextuel. Par exemple, une traduction littéraire permet généralement une marge d'invention plus grande qu'un texte juridique ou scientifique, où la précision terminologique prévaut sur la beauté stylistique. De même, une traduction religieuse, comme celle des textes scripturaires, réclame une rigueur exégétique accrue, alors qu'une traduction médiatique ou journalistique tolère davantage de reformulation pour assurer une efficacité communicative immédiate.

Dans le cas algérien, trouver cet équilibre est encore plus délicat en raison de la complexité des facteurs sociolinguistiques locaux. Traduire pour un lectorat scolaire impose des choix pédagogiques spécifiques visant à rendre le contenu accessible, tandis qu'une traduction destinée à un public universitaire exige une plus grande rigueur conceptuelle et terminologique. Pour la diaspora algérienne, notamment francophone, le traducteur doit négocier entre le maintien d'une proximité avec les références culturelles locales et l'adoption de codes linguistiques accessibles à un public géographiquement éloigné[29].

[27] Eco, Umberto. Dire presque la même chose. Expériences de traduction. Trad. de l'italien par G. Monti. Paris : Grasset, 2006.

[28] Ricœur, Paul. Sur la traduction. Paris : Bayard, 2004.

[29] Taleb-Ibrahimi, Khaoula. Les Algériens et leur(s) langue(s). Alger : Éditions El Hikma, 1997.

Au-delà de la diversité des contextes, l'équilibre entre fidélité et créativité possède une forte dimension éthique. Lawrence Venuti a clairement exposé que chaque traduction est un acte de pouvoir[30]. Le choix d'une traduction dite « transparente » (rendant le traducteur invisible) donne l'illusion d'un texte naturel, mais impose souvent une vision du monde propre à la culture dominante. En Algérie, où la traduction peut soit renforcer les hiérarchies héritées de la colonisation, soit les déconstruire, l'éthique du traducteur réside précisément dans le maintien d'une tension équilibrée entre le respect dû à la source et le respect du lecteur.

Cet équilibre n'est donc pas un compromis fragile entre deux extrêmes, mais une dynamique féconde. Il permet aux textes de prendre vie dans un espace d'entre-deux, où fidélité et créativité deviennent complémentaires. En cultivant cette « fidélité créatrice », le traducteur se mue en gardien et passeur à la fois : gardien de la mémoire et de la singularité du texte original, mais aussi passeur vers une communauté linguistique et culturelle qui lui offrira une nouvelle existence.

6. Conclusion

La problématique de la fidélité et de la créativité en traduction, loin d'être une simple opposition abstraite, constitue la dynamique fondatrice de l'acte traductif. Des recommandations de Cicéron, qui invitait déjà à traduire « non pas mot à mot, mais en respectant le sens »[31], à l'insistance de Saint Jérôme sur l'adaptation de l'expression latine au génie de la langue d'accueil[32], l'histoire des théories de la traduction confirme cette tension constante. Fidélité et créativité s'affirment ainsi comme deux pôles complémentaires, entre lesquels le traducteur est tenu de constamment négocier, ajuster et inventer des stratégies.

Dans le contexte algérien, cette dialectique prend une profondeur singulière et exacerbée. Marqué par l'héritage colonial, le paysage linguistique algérien, caractérisé par la pluralité des langues (arabe, tamazight, français), place la traduction au cœur des pratiques sociales et intellectuelles. Traduire en Algérie n'est jamais un simple transfert linguistique : c'est un acte traversé par des mémoires historiques, des enjeux identitaires cruciaux et des aspirations d'ouverture vers le monde. La traduction devient ainsi un espace où se rejoue la tension entre la mémoire coloniale et la quête de réappropriation culturelle, entre l'universalité des savoirs et l'affirmation d'une spécificité locale.[33]

[30] Venuti, Lawrence. The Translator's Invisibility: A History of Translation. London/New York : Routledge, 1995.

[31] Cicéron. De optimo genere oratorum. Trad. française. Paris : Les Belles Lettres, 2010.

[32] Jérôme. Lettre à Pammachius sur la meilleure manière de traduire. Trad. par A. Pichon. Paris : Garnier-Flammarion, 2012.

[33] Meziani, Ahmed. Traduction et identité culturelle en Algérie. Alger : ENAG, 2009.

Dans ce cadre, la fidélité ne peut se réduire à une reproduction mécanique des mots sources. Elle prend une dimension éthique : rendre justice à l'altérité du texte, à sa densité culturelle et symbolique, tout en assurant son intelligibilité dans le champ de réception algérien. De même, la créativité ne doit pas être perçue comme une liberté arbitraire, mais comme la capacité d'inventer des équivalences et de produire des résonances qui permettent au texte d'exister pleinement dans une autre langue sans trahir son essence. Paul Ricœur a magnifiquement nommé ce geste l'« hospitalité langagière » (Ricœur, Sur la traduction, 2004), où l'on conjugue l'invention et la fidélité pour accueillir le texte étranger dans sa propre langue sans lui ôter sa singularité.

Penser la traduction en Algérie conduit aussi à interroger son rôle dans l'édification d'un espace public plurilingue. Traduire, c'est non seulement transmettre des textes, mais aussi contribuer à l'émergence d'une traductologie algérienne capable d'articuler la mémoire et l'avenir, l'héritage et l'innovation. Dans un pays où la question de la langue demeure un enjeu politique et identitaire de premier ordre, la traduction peut devenir un puissant instrument de reconnaissance mutuelle et de réconciliation symbolique. Elle ouvre un espace de dialogue essentiel entre les diverses composantes culturelles et linguistiques de la société, tout en ancrant la réflexion algérienne dans les débats théoriques mondiaux. En définitive, la traduction s'affirme comme une véritable pratique de pensée. Elle enseigne que comprendre l'Autre exige d'accepter une transformation, que transmettre impose une part de réinvention, et que rester fidèle nécessite d'inventer les conditions mêmes de cette fidélité. Dans le contexte algérien, cette leçon prend une résonance particulière, rappelant que toute médiation linguistique est, indissociablement, une médiation historique, politique et culturelle. C'est dans cette tension féconde que peut se construire une traductologie capable de répondre aux défis du pluralisme tout en contribuant à un dialogue critique avec les traditions théoriques internationales. Fidélité et créativité ne sont donc pas les termes d'un dilemme insoluble, mais les deux forces motrices qui, ensemble, confèrent à l'acte de traduire sa portée universelle.

5. Liste Bibliographique:

- **Arkoun, Mohammed.** *Lectures du Coran*. Paris : Albin Michel, 1982.
- **Belkaïd, Akram.** *Un regard calme sur l'Algérie*. Paris : Barzakh/Actes Sud, 2006. (ISBN : 978-2742761001 pour l'édition Actes Sud).
- **Benrabah, Mohamed.** *Language Conflict in Algeria: From Colonialism to Post-Independence*. Bristol : Multilingual Matters, 2013.
- **Berman, Antoine.** *L'épreuve de l'étranger : Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard, 1984.
- **Cicéron, Marcus Tullius.** *De optimo genere oratorum*. Traduit du latin. Paris : Les Belles Lettres, 2010.
- **Djeghloul, Abdelkader.** *Algérie, langue et pouvoir*. Alger : Casbah Éditions, 1998.

- **Eco, Umberto.** *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*. Traduit de l'italien par Guillaume Monti. Paris : Grasset, 2006.
- **Grandguillaume, Gilbert.** *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*. Paris : Maisonneuve & Larose, 1983.
- **Jérôme (Saint).** *Lettre à Pammachius sur la meilleure manière de traduire*. Paris : Cerf, 2002.
- **Martin, Henri-Jean et Jean Vezin.** *La naissance du livre*. Paris : Albin Michel, 1982.
- **Meziani, Ahmed.** *Traduction et identité culturelle en Algérie*. Alger : ENAG, 2009.
- **Mounin, Georges.** *Les belles infidèles*. Paris : Cahiers du Sud, 1955.
- **Mounin, Georges.** *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris : Gallimard, 1963.
- **Ricœur, Paul.** *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004.
- **Schleiermacher, Friedrich.** « Sur les différentes méthodes de traduire. » Dans *Les Belles Infidèles*, traduit de l'allemand par Antoine Berman. Paris : Gallimard, 1999.
- **Taleb-Ibrahimi, Khalida.** *Les Algériens et leur(s) langue(s)*. Alger : Éditions El Hikma, 1997.
- **Venuti, Lawrence.** *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. London/New York : Routledge, 1995.